

# ENQUETE SUR UN CRIME QUI N'EXISTAIT PAS



## Le viol au cours des campagnes de Sherman en Géorgie et dans les Carolines, 1864-1865

par Patrick Ailliot

*Président du Club Confédéré et Fédéral de France*

### Avant-propos

“Mes recherches sur la guerre civile, contrairement à celles que j’ai menées sur la révolution américaine ou sur toute autre guerre, n’aboutirent à rien. Dans *"Diary from Dixie"* de Mary Chesnut, par exemple, mais aussi dans d’autres sources, je trouvais la peur du viol quand l’armée de Sherman avançait, mais rien de concret” écrit Susan Brownmiller dans son livre *Against Our Will, Men, Women and Rape* (1975). Elle se faisait ainsi l’écho des historiens de la guerre de Sécession, qui affirment que, lors de ce conflit, “les femmes furent partout respectées”.<sup>1</sup> Parfois réprimé et condamné mais présent à toutes les époques et dans tous les conflits, y compris contemporains<sup>2</sup>, le viol des femmes aurait cependant été inconnu lors de cette guerre. Mythe ou réalité, comme il est impossible de traiter un tel sujet en si peu de pages, sur lequel d’ailleurs rien ou presque rien n’a jamais été écrit<sup>3</sup>, j’ai donc choisi de ne m’intéresser qu’à une seule campagne.

<sup>1</sup> Newman R.G. in “Histoire et développement des CWRT”, International CHAB Convention Brussels May 28-31, p. 6.

<sup>2</sup> En 1998, pour la première fois dans l’histoire, à la suite des atrocités commises par les Serbes en Bosnie, le viol a été considéré comme un crime de guerre passible des tribunaux internationaux.

<sup>3</sup> Seul R. Mitchell aborde assez longuement le sujet dans son *"Civil War Soldiers"* mais surtout dans *"The Vacant Chair, the Northern Soldiers Leaves Home"*. Dans son ouvrage *"Story the Soldiers Wouldn't Tell, Sex in the Civil War"*, T.P. Lowry consacre un chapitre entier au viol pendant la guerre.

## VOUS AVEZ DIT VIOL ?

La célèbre “Marche à la Mer”, entreprise par le général William T. Sherman à la fin du second semestre 1864, à travers la Géorgie et la Caroline du Sud, est sans doute restée la campagne la plus infamante de la guerre de Sécession. Cette fameuse marche qui a vu tant de destructions, a-t-elle été accompagnée de viols comme on pourrait assez logiquement le penser et comme cela aurait été le cas ailleurs et en d’autres temps? Dans leur *Histoire du Sud*, écrite en 1947, les historiens F.B. Simkins et C.P. Roland nient que, lors de la campagne de Sherman, “*le meurtre et le viol accompagnaient pillage et destruction*”. Curieusement, les auteurs modernes se montrent beaucoup plus prudents. “*Personne ne connaîtra jamais le nombre de viols commis par les troupes de Sherman*” avance J.T. Glatthaar<sup>4</sup>, ce que confirme L. Kennett.<sup>5</sup>

Fait nouveau, les certitudes d’autrefois sont remises en doute, mais peut-on dire pour autant que les hommes de Sherman se comportèrent comme de sombres brutes en Géorgie et dans les Carolines? L. Kennett relève très justement que si les Géorgiens ne se privèrent pas de traiter de “*ruffians, voleurs, incendiaires, vandales ...*” les envahisseurs de 1864, le terme de violeurs ne figure pas dans le catalogue. Ce dernier ne fait apparemment pas partie des charges qui sont relevées contre les soldats yankees lors de cette campagne. Mais Kennett fait aussi remarquer, et non moins justement, que s’il avait fallu parler de ces crimes, il aurait fallu pouvoir les justifier, donner des dates, des lieux, nommer des victimes, ce qui, pour ces dernières et leurs familles, était totalement inconcevable dans la société du temps. “*Le viol est le seul crime dont l’auteur se sent innocent et la victime honteuse*” écrit J.C. Chesnais.<sup>6</sup>

Pour qu’un viol soit jugé et puni, il faut qu’il ait été signalé au pouvoir judiciaire, qu’il y ait une enquête et donc une plainte, mais le “*sort pire que la mort*”, comme on l’appelle à cette époque, est le crime dont les victimes osent parler le moins et ceci n’est pas seulement propre aux années 1860. De nos jours, le viol est le seul délit grave qui augmente régulièrement dans les statistiques sans que l’on soit capable de dire avec précision si ce sont les actes qui progressent ou les plaintes qui sont plus nombreuses qu’autrefois. On estime aujourd’hui qu’aux Etats-Unis, par exemple, moins de 50% des viols ne sont pas connus des autorités. Le mur de silence, qui entourait et entoure encore ce crime, reste le principal obstacle à toute étude détaillée.

## LES SOLDATS DE SHERMAN SONT-ILS COUPABLES ?

Apparemment, comme pour l’ensemble de la guerre civile américaine, personne n’enquêta réellement sur la question du viol pendant la “Marche à la Mer” et les campagnes qui l’ont suivie. Kennett nous apprend cependant que deux officiers de l’armée de Sherman se seraient intéressés à cette question: Harvey Reid et Henry Hitchcock. Après avoir interrogé les commandants de corps et les soldats, tous deux se sentirent convaincus que les cas de viol furent rares. Tous les hommes questionnés se déclarèrent scandalisés par ce genre de conduite et prêts à témoigner s’il le fallait. Plus concrètement, quelques officiers émirent même l’ordre d’abattre à vue les soldats surpris en train de violer des femmes ou de molester des civils. En fait, la plupart des

<sup>4</sup>“*Sherman’s troops in the Savannah and Carolinas campaigns*” in *The March to the Sea and Beyond*- Glatthaar, p. 73.

<sup>5</sup> *Marching through Georgia, the story of soldiers and civilians during Shermans campaign* - Kennett, p. 306.

<sup>6</sup> *Histoire de la Violence en Occident* - J.C. Chesnais.

hommes qui entendirent parler de cette sorte de crime confessèrent qu'ils n'en avaient jamais vu se dérouler sous leurs yeux.

Pourtant, certains soldats de l'Union affirmeraient le contraire et seraient scandalisés par la conduite de quelques-uns de leurs camarades: "*Quelques femmes d'ici sont maintenant convaincues que les Yankees ont des cornes*" écrivit J. Greenlach à son épouse, "... *mais pas sur la tête. J'hésite à croire que ces hommes, qui se prétendent comme tel, sont si dépravés qu'ils en ont oublié la décence et le respect*".<sup>7</sup> Près de Rosswell, en Géorgie, le sergent Benjamin F. Gee du 72<sup>e</sup> régiment de l'Indiana note dans son journal qu'après "*une charge à travers la Chattahoochee pour nettoyer un nid de Rebelles sur la rive sud de la rivière, le général Garrard ordonna une distribution de whisky. Des hommes s'enivrèrent et devinrent comme fous. Leur folie les entraîna à faire l'amour à des femmes*" (il se trouvait à Rosswell une fabrique qui employait plusieurs centaines de jeunes femmes). Mc Gee ne précise pas si ses camarades abusèrent des femmes ou si celles-ci étaient consentantes, mais cela créa suffisamment de problèmes pour que le colonel Abram O. Miller fasse sortir précipitamment le régiment de Rosswell et l'envoie camper à un mile au nord de la ville!<sup>8</sup> Notons au passage que l'abus d'alcool semble être un élément déterminant dans l'inconduite de maints soldats vis-à-vis des femmes, quelle que soit l'époque.

"*A Covington, à Oxford et dans toutes les villes de Géorgie, la conduite de notre division fut déshonorante: maisons pillées, femmes insultées et toutes espèces d'outrages commis*".<sup>9</sup> Cette dernière déclaration est à interpréter avec toutes les réserves qui s'imposent sur la signification réelle des "outrages commis". En effet, dans les rapports officiels ou dans les lettres, les termes utilisés pour décrire les éventuelles violences subies par des femmes peuvent souvent prêter à confusion. "*Femmes maltraitées, insultées ou abusées, outragées*" peuvent aussi bien faire référence à de simples atteintes aux biens mais non aux personnes ou encore à l'emploi d'un vocabulaire ordurier, qu'être des euphémismes pour désigner des agressions sexuelles. Il convient de rester très prudent dans l'interprétation de certains récits du temps à chaque fois que l'on rencontre des termes plus élégants que précis. D'ailleurs, où commence l'outrage ? "Tripoter" une femme, la fouiller de façon très rapprochée, l'obliger à se déshabiller ou la déshabiller de force, même si ce n'est que pour vérifier si elle ne dissimule pas de l'argent ou des bijoux sur elle, constituent des actions qui, à l'époque, n'étaient pas véritablement assimilées au viol. Mais alors, des viols ont-ils réellement été perpétrés pendant la marche de Sherman? Le 27 février 1865, le général confédéré Wade Hampton faisait parvenir à ce dernier, une lettre dans laquelle il évoquait clairement les exactions commises sur des femmes par les soudards nordistes: "*Votre ligne de marche est jalonnée par la flamme lugubre des maisons incendiées et, en plus d'un cas,*" écrit Hampton, "*l'agonie soufferte est pire que la mort. L'Indien scalpaît ses victimes sans égard pour l'âge ou le sexe, cependant, malgré sa barbarie, il respectait la personne de sa captive*".<sup>10</sup> Propagande ? Accusations sans fondement ? Hampton avait-il des preuves de ce qu'il avançait, se référait-il à des cas précis ? Nul ne saurait le dire. De l'autre côté, le capitaine William Hemstreet, *Provost marshall* et *Judge advocate* dans les troupes de Sherman, relata après la guerre: "*Je n'ai jamais vu un acte de vandalisme, entendu parler d'un mot déplacé ou d'un affront fait à un*

<sup>7</sup> Lowry T., p. 32.

<sup>8</sup> *Total War comes to New Manchester* - Scott, p. 25.

<sup>9</sup> *Life of Billy Yank* - Wiley, p. 255.

<sup>10</sup> *OR S 1 vol. XLVII/2*, p. 597.

homme, à une femme ou à un enfant, ou appris qu'une maison encore occupée avait été incendiée".<sup>11</sup> Peut-être Hemstreet ne se trouvait-il pas au bon endroit au bon moment, sinon comment justifier des faits comme celui-ci. Le 22 février 1864, les hommes du général Kilpatrick découvrirent les corps de dix-huit soldats Fédéraux dont deux avaient eu la gorge tranchée. Après un duel épistolaire entre Wheeler et Kilpatrick, dans lequel ce dernier accusait les Confédérés de meurtre et promettait des représailles, le général nordiste admit finalement que ces dix-huit soldats avaient certainement eu ce qu'ils méritaient, que ce devaient être des pillards et que lui-même avait donné des ordres à ses troupes afin d'abattre sur-le-champ tout traînard surpris en train de piller ou de molester des civils.<sup>12</sup> Les Sudistes se chargeaient d'ailleurs eux-mêmes de rendre la "justice" à chaque fois qu'ils en avaient l'occasion. Une justice sommaire qui punissait de mort aussi bien les pillards que les violeurs. Un jour, des soldats de la brigade confédérée du Kentucky croisèrent un vieil homme et ses deux filles en grande détresse, que des soldats de Sherman avaient tenté de violenter ou y étaient parvenus. Les cavaliers confédérés se lancèrent aux trousses des responsables, en attrapèrent deux et les pendirent sans autre forme de procès.<sup>13</sup> S'agissaient-ils de *bummers* ou de vulgaires déserteurs? Une autre fois, plusieurs Yankees accusés d'avoir déshabillé une femme et volé ses bijoux, tombèrent aux mains des hommes de Wheeler, ils furent abattus sur-le-champ.<sup>14</sup>

### **RUMEURS, PROPAGANDE OU REALITE ?**

Horace Lascelles, sujet britannique, appartenant à la *Royal Navy* suivait les troupes confédérées. Il se trouvait au quartier général de la cavalerie de l'Armée de Virginie du Nord lorsque, le 10 janvier 1865, il décrivit à Lord Wharncliffe, président du *Southern Independance Association Pressure Group* en Grande-Bretagne quelques-unes des atrocités auxquelles, selon lui, se livrèrent les Fédéraux au cours de cette campagne. "*Cela peut sembler horrible à dire, mais quand l'affreuse brutalité de ces soldats (de Sherman), dont vous n'en entendrez jamais parler chez vous, vous est mise sous les yeux, le sang ne fait qu'un tour et transforme un homme en démon. Un capitaine de ce corps (de cavalerie), récemment marié, est parti d'ici il y a quelques jours pour voir sa jeune femme qui avait été placée dans une maison de repos à la suite de son viol par les soldats yankees.*"<sup>15</sup> *D'autres cas tout aussi authentiques me sont parvenus directement. L'autre jour encore, des hommes de Sherman ont envahi une maison et déshabillé les dames qui s'y trouvaient. Certains en ont obligé à danser avec eux, d'autres ont été fouettés jusqu'à ce qu'elles consentent à jouer du piano. Je pourrais vous citer une centaine de cas similaires mais ce serait me répéter*".<sup>16</sup> Il est regrettable que Lascelles n'ait pas eu envie de se répéter. Peut-être cet officier britannique ne cherchait-il à scandaliser la bonne société victorienne avec des récits

<sup>11</sup> "Gallery, faces of an era" - Barry R. Colman, in *Civil War Times Illustrated*, oct. 97, p. 104.

<sup>12</sup> *OR S 1* vol. XLVII, pp. 860-61.

<sup>13</sup> *Orphan Brigade* - Davis, p. 242.

<sup>14</sup> Kennett, p. 307.

<sup>15</sup> *Il est tout à fait possible qu'il s'agisse de Mme Nichols dont nous évoquons le sort un peu plus loin. A moins que plusieurs femmes ne fussent devenues folles suite aux violences qu'elles durent subir, ce qui n'aurait rien de surprenant. Un soldat texan, correspondant de guerre, relate dans son journal, à propos de cette campagne "Des femmes furent violées et, avec leur honneur, elles perdirent la raison et devinrent folles".*

<sup>16</sup> "A letter from cavalry headquarters" - Richard Warren, in *Journal of the Confederate Historical Society of Great Britain*. Winter, 1990, pp. 89-90.

épouvantables et imaginaires que pour obtenir son support financier en tant qu'observateur dans le Sud.

D'autres contemporains évoquent le sujet. L'auteur William G. Simms écrivit, à l'époque, sur la campagne de Sherman: "*Nous avons entendu dire que des sévices de la pire sorte ont été exercés sur des personnes ou ont failli l'être, mais les cas concernant les femmes blanches sont très rares. Les femmes noires, particulièrement dans les campagnes, furent horriblement "utilisées". De tels récits de viols nous parvenaient fréquemment*".<sup>17</sup> Le docteur John Bachman, réfugié à Cash's Depot, près de Cheraw, en Caroline du Nord, affirme qu'il fut témoin "*d'actes de brutalités infligés à une veuve âgée et à de jeunes et délicates demoiselles*" mais, peut-être, ne s'agissait-il que d'un autre genre de brutalité, dont il est question ci-après.<sup>18</sup> Dans une lettre à ses commandants de corps, le général Howard décrit des agressions commises sur des femmes: "*... une brute a violemment assailli une dame et la frappa afin de lui voler une montre de valeur ... un officier avec un groupe de fourrageurs a, en présence de cette personne, autorisé ses hommes à dérober les alliances des dames*".<sup>19</sup> Le 12 novembre 1864, Mademoiselle Emma Holmes confia à son journal: "*Toutes les barbaries d'une guerre sauvage suivaient la marche de Sherman. Le feu, la désolation, la destruction de tous les biens non transportables, le vol des provisions et du bétail, l'enlèvement des Nègres, le viol et ses séquelles: la mort ou la folie pour de nombreuses dames des meilleures familles. Hélas, quel auteur pourra décrire la souffrance infligée par cette armée de démons noirs et blancs*".<sup>20</sup>

Des rumeurs affreuses, réelles ou supposées, étaient racontées sous le manteau, telle cette histoire. "*Avez-vous lu ce qu'on dit de l'horrible outrage dont fut victime Mademoiselle Iverson*", écrit W.E. Canning à sa femme, le 28 juillet 1864. "*Fanny King dit qu'elle a vu une lettre en relatant les circonstances et qu'elle en était réellement morte*". Tout cela reste assez confus et on n'en sait pas plus. Les journaux sudistes participaient à la diffusion de ces récits, plus ou moins authentiques, et n'hésitaient pas à remplir leurs colonnes avec les atrocités et les viols dont les envahisseurs étaient responsables. Le *Augusta Daily Chronicle and Sentinel* du 22 juillet 1864 est, à cet égard, un bel exemple. Parfois les soldats de l'Union en rajoutaient et alimentaient ces rumeurs avec un plaisir quelque peu sadique! Il semble que certains pratiquaient l'intimidation et ne se privaient pas de menacer les mères de violenter leurs filles si leurs exigences n'étaient pas satisfaites. Même si telle n'était pas leur intention, un climat de peur s'installa dans maints foyers du Sud.

A Savannah, une femme raconta à un soldat new-yorkais qu'elle avait entendu dire que les Yankees coupaient les doigts pour voler les bagues et arrachaient les oreilles pour s'emparer de leurs boucles.<sup>21</sup> Pire encore, à Barnwell, Géorgie, deux soldats affirmèrent à un groupe de dames qu'il n'y avait pas de gentleman dans l'armée de Sherman, seulement des condamnés de droit commun libérés pour le service. Quand l'une d'elles répliqua qu'au moins les officiers les traiteraient correctement, un soldat répondit que les officiers étaient encore pires que les hommes.<sup>22</sup>

<sup>17</sup> *Civil War Strange and Fascinating Facts - Davis, p. 232.*

<sup>18</sup> *Sherman's March - Barrett, p. 111.*

<sup>19</sup> *OR S. I vol. XLVII, pp. 505-506.*

<sup>20</sup> *Diary of E. Holmes, p. 384.*

<sup>21</sup> *Glatthaar, pp. 70-71.*

<sup>22</sup> *id.*

## UNE SOURDE ANGOISSE

Toutes les histoires, les rumeurs “d’assauts” sur de jolies veuves ou de jeunes mères, qu’elles fussent fondées ou non, finirent par parvenir aux oreilles des soldats sudistes originaires de Géorgie ou des Carolines. Ces hommes se battaient loin de chez eux et se trouvaient dans l’incapacité de protéger les leurs.<sup>23</sup> L’inquiétude les gagna et on peut la ressentir dans la correspondance adressée à leurs familles.<sup>24</sup> Dans sa lettre du 9 mars 1865 adressée à son frère, le soldat confédéré, L.R. Gray, raconte que le principal sujet de conversation de ses camarades était une histoire d’enlèvement d’une femme blanche de Caroline du Sud par un Noir et un soldat de l’Union.<sup>25</sup> Ce cas constitue d’ailleurs la seule allusion au viol d’une Blanche par un homme de couleur, pendant toute la campagne. Un type de crime que le Nord et le Sud voyaient du même mauvais œil, pas nécessairement pour les mêmes raisons, et réprimaient impitoyablement, mais là n’est pas notre propos. Rappelons simplement qu’aucun régiment noir ne figurait dans les forces de Sherman.<sup>26</sup>

Des hommes au front expédient des lettres à leur femme en leur demandant de faire attention. “*J’espère que s’ils passent dans le pays, ils n’abuseront pas de toi. Je ne pense pas qu’ils le feront si tu te montres ferme et calme*” recommande le soldat W.E. Canning à son épouse, le 28 juillet 1864. Un soldat de Géorgie, H. Garrett, dans une lettre du 1er août de la même année, raconte à son épouse que quelques-uns de leurs hommes “*trouvèrent leur femme liée à des poteaux et morte du cruel traitement qu’elles avaient reçu des mains des Yankees*”. Ce qui ne dut guère rassurer l’épouse en question.<sup>27</sup> Robert M. Gill fait part à sa femme de son anxiété après avoir entendu dire que les Yankees déshabillaient et violaient les femmes sans défense dans les zones d’invasion.<sup>28</sup> D’autres soldats géorgiens au front sont inquiets de recevoir des nouvelles de leur épouse. L’un d’eux lui écrit: “*... donne de tes nouvelles et dis-moi où vous vous trouvez et si vous avez été insultées ou non par l’ennemi*”.<sup>29</sup>

Dans son journal, un soldat nordiste résume le point de vue de moult Rebelles à ce moment: “*Les Caroliniens du Sud racontent d’horribles histoires sur nos brutalités et nous voient comme des diables incarnés*”. Quant à la plupart des Géorgiens, ils n’étaient pas loin de jurer que les Fédéraux étaient des démons qui brûleraient leurs maisons et se livreraient à toutes sortes de maltraitements sur leur personne.<sup>30</sup>

Bien sûr, tous les Sudistes étaient loin de penser la même chose à ce sujet. De nombreuses femmes de Géorgie et des Carolines, qui restaient la plupart du temps seules face aux troupes d’invasion, ressentaient une certaine appréhension à leur approche et redoutaient de subir des sévices corporels. “*Oh si je pouvais être plus*

<sup>23</sup> Une situation qui engendra un nombre incalculable de désertions dans les armées confédérées. Les soldats de Géorgie, des Carolines ou d’ailleurs (le danger n’existait pas que dans les Etats traversés par Sherman) préférèrent répondre aux innombrables appels au secours de leurs familles (il n’y avait pas de censure de courrier, à cette époque) plutôt que de continuer à défendre une cause de plus en plus désespérée en raison de l’incapacité de leur gouvernement à subvenir aux besoins des leurs et à les protéger.

<sup>24</sup> Ceci ne concerne pas que la marche de Sherman. Par exemple, lorsque les troupes de l’Union se rapprochèrent de son domicile, à Minden, en Louisiane, le sergent E.H. Hay demande à sa femme de toujours porter un pistolet sur elle et de “brûler la cervelle du Yankee qui l’insulterait”, in *This Infernal War* - Wiley, p. 92.

<sup>25</sup> Glatthaar, p. 224.

<sup>26</sup> A l’exception du 110th US Colored Inf. qui ne rejoignit Sherman qu’à Savannah, et dont les hommes servirent comme terrassiers, ambulanciers etc ...

<sup>27</sup> Kennett, pp. 146-47, 342.

<sup>28</sup> *Johnny Reb* - Wiley, p. 311.

<sup>29</sup> T. Howard à sa femme - Kennett, p. 146.

<sup>30</sup> Glatthaar, pp. 70-71.

*brave, mais quand j'entends comment nos femmes sont insultées par les Yankees, mon cœur défaille. Le colonel Cooper dit que chaque femme devrait être armée d'une dague pour se défendre*" écrit Julia P. Stanley à son mari le 25 juillet 1864. Effectivement, beaucoup de femmes auraient suivi ce conseil et acquis des armes au cours de l'été 1864. Un homme de Macon relate que sa mère et sa sœur se sentent plus en sécurité dans le pays depuis qu'elles ont un pistolet et un grand couteau. Une autre femme, qui vit sur une plantation éloignée, s'entraîne à tirer au revolver à ses moments perdus. Sans parler d'hystérie, il est incontestable qu'une certaine angoisse relative aux brutalités dont elles pourraient faire l'objet et plus particulièrement au sort "pire que la mort", étreignirent le cœur d'une multitude de femmes de Géorgie et des Carolines au cours de la dernière année de guerre. Angoisse qui a pu être largement injustifiée, du moins en ce qui concerne les troupes régulières de l'adversaire.

### **LA JUSTICE NORDISTE EN ACTION**

A plusieurs reprises cependant, la justice militaire yankee eut effectivement l'occasion de s'exercer à l'encontre de soldats accusés de violences sur des femmes du Sud. Le premier cas concerne un jeune soldat de seize ans, du 48<sup>e</sup> de l'Illinois, John Bass, jugé pour tentative de viol, avec un complice, à l'issue d'une altercation avec une Géorgienne. Lors du procès, la plaignante ne put identifier Bass et admit même qu'elle était à l'origine de l'incident en l'appelant "voleur de Nègres". Elle reconnut que jamais Bass n'avait porté la main sur elle ou ne l'avait menacée. Le quartier général du major général Howard fit passer si rapidement cette affaire en jugement que le compagnon de Bass ne put témoigner et qu'il apprit après coup, que le procès avait eu lieu. Le supérieur de Bass se plaignit de la procédure auprès du général qui répliqua alors qu'il devait faire un exemple et que Bass convenait aussi bien qu'un autre. Le jeune homme eut la tête rasée et fut chassé de l'armée, visiblement victime d'une erreur judiciaire pure et simple.<sup>31</sup>

Dans la seconde affaire, nettement plus grave, c'est un sergent de l'Ohio, Arthur McCarty, qui fut jugé pour le viol d'une jeune femme près de Bennetsville, en Caroline du Sud. Trois témoins du 10<sup>e</sup> de l'Illinois affirmèrent avoir vu une partie des faits tandis que la victime et ses parents criaient d'effroi. McCarty se défendit en prétendant qu'il avait payé la fille pour ses faveurs. Il fut reconnu coupable et condamné à deux ans de pénitencier et à être chassé de l'armée. Toutefois, des pétitions des camarades et des officiers du prévenu attestant ses qualités d'hommes et de soldat incitèrent d'abord le chef de corps, le général Blair, à lever la peine, puis le président Johnson à annuler la sentence.<sup>32</sup>

Le 27 février 1865, dans une cabane sur la rive nord de la rivière Catawba, en Caroline du Sud, le soldat Robert Opdycke du 38<sup>e</sup> de l'Ohio est attiré par les cris d'une femme "*d'ascendance africaine*". Elle était maintenue sur le sol par quatre soldats de la même unité dont l'un d'entre eux était un certain Daniel Kunkle, tandis qu'un cinquième, Thomas Killgore, la violait. Opdycke certifia: "*Il était entre ses jambes et se balançait, puis Kunkle tenta de la prendre à son tour mais sans succès. Killgore dit alors qu'il voulait voir quelque chose, il mit le pied sur sa jambe, lui releva la robe et lui plaça ensuite une torche enflammée entre les jambes*". Killgore reçut dix ans de

<sup>31</sup> *Record of the Judge Advocate-General, National Archives, RG153NAMM3937.*

<sup>32</sup> *id. RG 153 NAMM 3937 in Glatthaar.*

travaux forcés, Kunkle quatre et, comme les trois autres soldats ne purent être identifiés, ils ne furent donc pas punis.<sup>33</sup>

Ce dernier cas reste exceptionnel. Le viol des Noires était moins fréquemment rapporté que les affaires concernant les Blanches. Ces femmes étaient généralement des esclaves sujettes à tous les préjugés d'ordre racial, habituées à se taire et à obéir aux Blancs et que les lois du Sud "Ante Bellum" ne protégèrent jamais des agressions sexuelles. Le racisme, même de la part de la justice fédérale, peut être illustré comme suit. Un Noir nommé Allen fit un jour irruption dans un camp de l'Union en réclamant de l'aide. Il expliqua à un officier qu'un soldat l'avait frappé et était en train de violer sa femme. L'officier envoya immédiatement un détachement à quelque distance du campement, les soldats arrêtaient effectivement un caporal de l'Illinois, un certain A.C. Warner qu'Allen reconnut aussitôt. Lors du procès qui suivit, Allen fut cité comme témoin de l'accusation. Mais, comme nombre de juristes sudistes avant la guerre, le *judge avocate* (le président du tribunal militaire) estima que "ce témoin n'avait pas assez d'intelligence pour comprendre la nature du serment qu'on lui demandait de prêter". Les juges délibérèrent sur cet argument, récusèrent Allen et la Cour lava le caporal de toutes charges, en l'absence du seul témoignage pouvant le faire condamner.<sup>34</sup>

Si plusieurs cas de viols (réels ou supposés) furent évoqués au cours de cette campagne, plus encore restèrent ignorés. Par exemple, une histoire se répandit vers la fin de la marche et fut reprise dans les journaux sudistes. Dans les environs de Milledgeville, deux soldats violèrent une certaine Mme Kate Nichols. Cette dernière, âgée de 27 ans, était l'épouse d'un capitaine de l'armée confédérée et était alitée lorsque les deux hommes s'en prirent à elle. Suite à cette agression, elle perdit la raison et passa le reste de son existence dans une maison de repos. Si ce drame est parvenu jusqu'à nous, il n'est pas exclu qu'à l'époque, les autorités fédérales n'en aient pas eu connaissance. En ces temps, il était inconvenant pour une dame d'être citée dans un journal pour quelque affaire que ce fût. Notons donc que, malgré tout, la presse mentionna le nom de la victime et commenta son affaire. Devenue folle, Mme Nichols n'avait en effet plus de réputation à sauvegarder parce que son état mental lui avait fait perdre sa place dans la société et que celui-ci ne pouvait pas être dissimulé.<sup>35</sup>

En dépit de la volonté de rigueur des officiers nordistes, rappelons que c'était la peine de mort qui attendait le coupable d'un viol. La coopération des soldats Fédéraux et même la soumission de certaines affaires à leurs autorités ne permirent pas de les élucider toutes, notamment celle dont se rendirent coupables des éléments de la colonne du général Howard. Celle-ci faisait encore partie de l'armée de Sherman lorsque, le 3 décembre 1864, Howard apprit qu'un ou plusieurs de ses hommes avaient violé une femme sudiste. Malgré tous ses efforts, il ne découvrit jamais le ou les coupables.<sup>36</sup>

## **D'ATLANTA A COLUMBIA**

D'après les témoignages dont nous disposons, la conduite des soldats du Nord aurait été exemplaire lors de la prise de l'une des plus célèbres cités du Sud, la mythique Atlanta rendue fameuse par *Autant en Emporte le Vent*. Citant une lady de la ville,

<sup>33</sup> *id.* RG 153 MM 2471 in Glatthaar.

<sup>34</sup> *id.* RG 153 NAMM 3937 in Glatthaar, p. 57.

<sup>35</sup> Kennett p. 306.

<sup>36</sup> "Anecdotes and Incidents" - D.W. Whittle, non publié et cité par Lee Kennett.

désireuse de garder l'anonymat, un certain Geo G.N. MacDonell écrit d'Eatonton (Géorgie), le 4 novembre 1864: "*Cette dame parle en termes élogieux de la discipline de l'armée yankee, disant que les soldats ont plus peur de leurs officiers que nos esclaves de leurs maîtres et que, durant tout le temps de son séjour en ville, aucun exemple de conduite désordonnée n'a pu être constatée et que la tranquillité et l'ordre régnaient*".<sup>37</sup> "*Les hommes se sont comportés de la meilleure façon possible. Chacun semble se conduire parfaitement depuis que nous sommes entrés à Atlanta*" confirme J.L. Dunn, le chirurgien d'un régiment de Pennsylvanie, dans une lettre à sa femme du 19 septembre 1864, et il ajoute: "*Imaginant que nos hommes allaient les violer, les femmes s'étaient mises en grande tenue et elles attendirent en vain. Pas un seul acte de violence ne fut à déplorer dans cette ville. D'après les gens d'ici on ne pouvait pas en dire autant de l'armée rebelle*".<sup>38</sup> Son humour se révèle assez discutable pour la circonstance. On imagine assez mal les femmes d'Atlanta dans leurs plus belles robes, espérant être brutalisées par les soudards yankees! Séparé depuis trop longtemps de son épouse, Dunn exprimait là, peut-être, un fantasme personnel.

La bonne conduite des Fédéraux, lors de leur entrée dans la ville, commentée si ironiquement par ce chirurgien, ne doit pourtant pas faire oublier que, pendant plusieurs heures, ils se livrèrent au pillage dans la cité conquise avant que les autorités fédérales ne prissent vraiment les choses en main, un fait qui se produira fréquemment lors des prises des villes sudistes.<sup>39</sup> Entre le moment où les Confédérés évacuent et celui où les Fédéraux mettent en place leur administration, les premiers éléments des envahisseurs se retrouvent livrés à eux-mêmes et en position de se laisser aller à tous les excès possibles. Ce qui ne signifie pas nécessairement qu'ils s'y livrent à chaque reprise. A Atlanta, alors que les forces de Hood avaient totalement quitté la ville aux environs de minuit, le 1er septembre 1864, ce n'est que le lendemain, au début de l'après-midi, que les Yankees en prirent possession. Entre-temps, là comme ailleurs, la citée fut d'abord abandonnée aux traîneurs, aux déserteurs, aux détenus libérés, à la lie que compte chaque ville dans ses bas-fonds et à tous les pauvres et les vagabonds. Les habitants vécurent là les moments les plus dangereux depuis le bombardement de la place. Les hommes qui avaient femmes et enfants auprès d'eux gardèrent sans nul doute leurs armes à portée de la main, prêtes à toute éventualité. Mais les Fédéraux eux-mêmes pouvaient être une menace. Un soldat de l'Illinois note, par exemple, qu'au moment de la prise de Charleston (Caroline du Sud), en 1865: "*Beaucoup de nos gars s'introduisent dans les maisons où ne se trouvent que des femmes, ils cassent et volent tout ce qu'ils peuvent et traitent souvent les femmes rudement*".<sup>40</sup> L'éternelle réserve victorienne en matière de sexualité ne nous permet que de spéculer sur le rude traitement dont il fait état.

Après ces difficiles premières heures d'occupation, les relations des soldats avec les populations, quoique tendues, étaient généralement exemptes de violence. Des Sudistes, surtout des femmes, se font l'écho de cette bonne conduite générale des soldats de l'Union. "*Je me risque à rester à la maison, j'ai appris qu'à Marietta, les Yankees n'avaient ni insulté ni manqué de respect à aucune dame*", écrit Mme E.C. Welbourne à son mari qui servait dans l'armée rebelle de Virginie.<sup>41</sup> En Caroline du

<sup>37</sup> *Confederate Reader - Harwell, p. 319.*

<sup>38</sup> *Kennett, p. 206.*

<sup>39</sup> *La Nouvelle-Orléans en 1862, malgré la présence des brigades européennes. Charleston, Richmond sont d'autres exemples.*

<sup>40</sup> *Confederate Women - Wiley, p. 151.*

<sup>41</sup> *Kennett, p. 250.*

Sud, à Society Hill, le 30 mars 1865, Mme Allston Pringle confirme la bonne tenue de l'ennemi: "*Ils n'ont pas été insolents avec nous (...) aucune violence ne fut faite aux dames*".<sup>42</sup> En fait, la plupart du temps, un grand nombre de civils et majoritairement des femmes, demeurent dans les villes à l'approche des troupes de l'Union et ce, malgré l'épouvantable réputation qui leur est faite par une propagande confédérée qui n'hésite pas à jouer sur toutes les peurs des populations. La sauvegarde de l'honneur des femmes du Sud est un leitmotiv qui revient très régulièrement dans les proclamations des généraux ou des officiels rebelles. Pourtant, quand Sherman entra à Savannah, en décembre 1864, la plus grande partie de la population et notamment les épouses des généraux Hardee et G. Smith ainsi que celle du colonel E.C. Anderson étaient restées sur place. Tous les avaient laissées à sa merci, indiquant ainsi qu'ils n'avaient aucune raison de croire que ses hommes ne traiteraient pas les civils correctement.

### **LE VIOL DE COLUMBIA**

Il existe pourtant un cas fameux et probablement unique, celui de Columbia où les Yankees entrèrent le 17 février 1865. Cette ville fut sans doute livrée à la soldatesque mais surtout à des éléments incontrôlés. Peu après, un soldat raconta à plusieurs femmes que Sherman allait brûler la ville jusqu'au sol, prendre toute la nourriture et ensuite lâcher ses troupes sur elle. Quand une de ces femmes alla se renseigner auprès d'un officier supérieur, on lui apprit que tout cela était faux. Il n'empêche que la ville fut effectivement pillée et largement détruite par des incendies volontaires<sup>43</sup> "*que suivirent les scènes les plus terribles dont j'ai jamais été témoin*", rapporta le major général Olivier Howard de l'armée fédérale. "*Des traînard de l'armée et des soldats ivres allaient de maison en maison et il est peu douteux qu'ils accomplirent toutes les vilénies*".<sup>44</sup> Si l'on ne sait pas très bien à qui imputer exactement l'incendie et le sac de cette ville, les rapports de plusieurs officiers supérieurs paraissent incriminer leurs soldats, même si ces derniers étaient largement "secondés" par toute la canaille blanche et noire des environs. "*Beaucoup de nos hommes, ivres, appartenant à tous les régiments du corps, parcoururent les rues ...*" note le colonel G.A. Stone du 25<sup>e</sup> de l'Iowa.<sup>45</sup> Le général C.R. Woods du 15<sup>e</sup> corps constate la même chose: "*Un nombre indéterminé de vilains issus de tous les commandements rodaient dans les rues*", il parle même de "*soldats vagabonds*".<sup>46</sup> Pour prévenir la destruction complète de la cité et éviter que se renouvellent "*les horreurs de la dernière nuit*", le général Howard promulgue son ordre général n° 42 du 18 février, en vertu duquel 3.500 soldats et civils sont arrêtés.

Si l'on en croit des témoins du sac de cette ville, il y aurait eu très peu de viols sur des femmes blanches mais davantage sur des Noires en vertu du principe du "respect universel" envers les Blanches, dont les raisons, complexes et intéressantes, ne peuvent entrer dans le cadre de ce court article. "*Le lendemain matin, leurs corps dénudés (des femmes noires) portant les traces de ce détestable crime sexuel, pouvaient être découverts dans la ville*".<sup>47</sup> Ces viols étaient fréquemment suivis de meurtres. Dans son ouvrage, *The Destructive War*, Charles Royster conforte la rumeur selon laquelle

<sup>42</sup> J.G. Barrett, p. 111.

<sup>43</sup> Pour plus de détails sur le sac de Columbia, voir J.G. Barrett, p. 71 à 94 et J.T. Glatthaar, p. 143 à 146.

<sup>44</sup> OR vol. S. 1, XLVII, pt. I: pp. 191, 198-99.

<sup>45</sup> id. p. 265.

<sup>46</sup> id. pp. 242-43 et vol. XLVII, pt. II: p. 457.

<sup>47</sup> Sherman and Total War - Walters, p. 325.

des femmes noires furent effectivement violées pendant la marche vers la mer, en 1864. Il précise en outre qu'à Columbia, des soldats de l'Union "*saisirent des femmes de couleur, les déshabillèrent, les violèrent et les tuèrent*". Emma Holmes affirme qu'à Columbia, la désolation et "*des souillures pires que la mort*" suivirent l'entrée des Yankees. Elle cite dans son journal une lettre d'un *gentleman de Liberty Hill* qui corrobore ces faits: "*dans un cas, une servante (de couleur) sauva sa jeune maîtresse en prenant sa place. Une autre servante mourut de leurs brutalités alors qu'elle était dans un état de grossesse avancé*".<sup>48</sup>

Le docteur Daniel H. Trezevant a laissé une relation de ce qu'il a pu voir ou entendre ce 17 février: "*La vieille servante noire du révérend Shand fut soumise aux plus brutales indécentes par sept Yankees et, sur la proposition de l'un d'entre eux "d'en finir avec la vieille pute", ils la renversèrent dans un fossé et la maintinrent sous l'eau jusqu'à la noyade. Mme T.B.C. (une Blanche) fut saisie par un militaire, un officier, tirée par les cheveux et renversée sur le sol dans un but évident. Elle résista comme elle put, tenant son jeune enfant devant elle comme un bouclier pour qu'il l'épargne. Elle y réussit, mais ils prirent sa servante noire et, en sa présence, la jetèrent par terre et la violèrent. Mr. G. m'a parlé d'une jeune femme blanche de seize ans, Mademoiselle Kinsler, qui fut brutalement violée par trois officiers et qui en devint folle*".<sup>49</sup> On aura noté que la victime blanche n'est désignée que par ses initiales, sauf dans le dernier cas où la perte de la raison rend l'anonymat inutile. Il paraît qu'à Columbia, à de rares exceptions près, les Blanches échappèrent au viol, même si certaines d'entre elles furent "bousculées". Si le viol fut relativement peu fréquent, les brutalités furent plus courantes. Trezevant raconte comment des groupes de soldats yankees, à la recherche d'argent ou de bijoux, molestaient les femmes, les saisissaient au col, leur palpaient la poitrine ou retroussaient leur robe pour voir si elles ne cachaient pas une bourse dans leurs jupons. A la dernière extrémité, ils leur mettaient un revolver sur la tempe pour leur faire dire où se trouvaient leurs biens.<sup>50</sup> Le docteur Bachman, cité plus haut, affirme qu'une de ses amies personnelles, une "dame de qualité", fut contrainte de se déshabiller totalement devant une bande de Yankees qui fouillèrent ses vêtements, même les plus intimes, à la recherche d'objets de valeur mais ne la touchèrent pas. Outrages bénins en comparaison du viol mais outrage quand même.<sup>51</sup>

Souignons, pour en terminer avec cette triste affaire, que maints soldats yankees se conduisirent tout à fait correctement avec les femmes de Columbia. Une pléthore d'entre eux aida les civils sudistes au cours de cette nuit tragique du 17 février et bien des habitantes de la ville les remercièrent de les avoir protégées du pillage ou du pire, en gardant leurs demeures et en accomplissant un devoir que des tas d'autres oublièrent cette nuit-là.

### **"BUMMERS" ET DESERTEURS**

Si l'on parvient à savoir ce qui se passa dans les villes prises par les troupes de Sherman où, à l'exception de Columbia, les actes de violence furent incontestablement peu fréquents, la situation dans les campagnes est beaucoup moins claire. Le 14 novembre 1864, un soldat de l'armée de Virginie du Nord conseille à sa sœur qui habite

<sup>48</sup> *Diary of E. Holmes, 7/4/65.*

<sup>49</sup> *Illustrated Confederate Reader - Gragg, p. 192; Tara Revisited, Women, War and the Plantation Legend - Clinton, pp. 129-30.*

<sup>50</sup> *Barrett, p. 85.*

<sup>51</sup> *id.*

Covington, de *“ne quitter la ville sous aucun prétexte. L’ennemi traite invariablement les habitants de la campagne, d’une façon plus brutale et plus cruelle que ceux des cités. La raison en est simple. Quand ils campent près d’une ville, il y a toujours des gardes et des patrouilles qui empêchent les maraudeurs d’infliger des mauvais traitements. Dans les campagnes, ces maraudeurs ont tous les pouvoirs et approchent facilement les femmes et les enfants sans défense. Vous n’entendrez jamais dire qu’un acte d’une extrême violence a été signalé dans une ville, mais c’est une chose courante dans les campagnes”*.<sup>52</sup> Dans deux lettres précédentes, en septembre et en octobre, ce soldat préconise déjà à sa famille de rester en ville et l’avertit que les pillages et les brutalités dont résonnent le pays, en Virginie et ailleurs, sont le fait de traîneurs.

Emma Holmes, de son côté, note dans son journal: *“Les raiders yankees sont partout et personne n’est à l’abri. Mère écrit que leur conduite est bien meilleure que ce que leurs menaces avaient laissé supposer. Aucune maison occupée n’a été brûlée et là où se trouvaient des dames, aucune n’a été molestée, encore que toutes les demeures aient été pillées”*.<sup>53</sup> Mademoiselle Holmes et sa mère font là une observation judicieuse. Tous les auteurs s’accordent aujourd’hui pour considérer que les soldats de l’Union ne portent pas l’entière responsabilité des déprédations causées au cours de la *“Marche à la Mer”* puis de la campagne dans les Carolines, loin s’en faut.<sup>54</sup> Les fourrageurs réguliers, les fameux *bummers*, étaient désignés dans chaque unité pour assurer le ravitaillement. Ils ne dédaignaient pas s’accorder quelques *“extras”*, en l’occurrence des objets de valeur et parfois adoptaient un comportement injurieux. En plus de ceux-ci, il y avait également une multitude d’individus qui, dans le sillage des colonnes yankees, erraient dans la campagne avec des mobiles peu avouables.

A Atlanta, le colonel Robinson, commandant la troisième brigade de la première division du XX<sup>e</sup> corps, demanda au général Slocum d’ordonner à tous les chefs d’unité d’interdire aux *“individus sans rapport avec leurs soldats de se joindre aux expéditions de ravitaillement. Ce sont généralement des hommes de la pire espèce et les plus dépravés dont les seuls objectifs sont de piller les demeures privées et de s’en prendre aux femmes sans défense. Ce genre d’homme déshonore toute l’armée de l’Union”*.<sup>55</sup> Des bandes apparurent également au fur et à mesure de la progression de Sherman vers l’Est. Si quelques-unes étaient composées de soldats du Nord séparés plus ou moins volontairement de leur unité et de leurs officiers, on y comptait aussi des civils sudistes des classes pauvres, des vagabonds de toutes espèces, des déserteurs confédérés, des Noirs en fuite et même des loyalistes avides de revanche. Quoiqu’on ne puisse sans doute jamais mesurer l’étendue des pillages et des crimes auxquelles ces bandes se livrèrent et que l’on mit sur le compte de l’armée de Sherman, elles sont certainement responsables de la majorité des violences que subirent les femmes et, par conséquent, des viols qui eurent lieu au cours de la campagne de 1864-65. On en comprendra que mieux le silence des victimes qui, vraisemblablement, ne savaient pas à qui elles avaient affaire quand elles restaient en vie. Rappelons d’ailleurs que le chiffre des victimes civiles de la guerre de Sécession restera toujours inconnu.

Comment rapporter à des autorités détestées un crime inavouable dont étaient coupables les déserteurs de son propre camp, par exemple, quand ce n’était pas des soldats réguliers confédérés? Les cavaliers du général Wheeler, qui composaient

<sup>52</sup> *Atlanta and the Civil War*, pp. 126-127. (Fascicule collectif édité par la Atlanta Historical Society pour une exposition de 1979.

<sup>53</sup> *Diary E. Holmes*, 3/3/65.

<sup>54</sup> *Sherman’s March - Nevin*, p. 70; *Blue and Gray*, Dec. 1989, J.F. Marszalek, p. 46.

<sup>55</sup> *OR S. 1 vol. XXXIX*, pt. III, p. 741.

l'essentiel des troupes rebelles chargées de s'opposer à l'avance nordiste, n'auraient plus rien reçu de leur gouvernement depuis plusieurs mois. De ce fait, ils vécurent largement "sur le pays" sans que l'on puisse affirmer avec précision jusqu'où allèrent leurs réquisitions. Le *Charleston Courier* du 10 janvier 1865 parle de "*l'anarchie destructrice*" des hommes de Wheeler et un soldat du Sud affirme: "*Je ne crois pas que les Yankees puissent être pires que notre propre armée, nos hommes volent et pillent aveuglément, sans opérer aucune distinction de sexe*".<sup>56</sup> Voler, admettons, mais abuser des femmes? Improbable mais possible! En effet, au début de l'année 1864, un contingent de cavaliers rebelles parti de Decatur en Géorgie pour rejoindre les forces de John H. Morgan avait laissé un sillage de vols et d'agressions diverses sur des civils et même de viols lors de sa traversée des Carolines.<sup>57</sup> Le 10 décembre 1864, dans une proclamation à ses troupes, faite *on the field*, Wheeler lui-même reconnaît une partie des faits: "*Soldats, pendant que vous êtes engagés contre l'ennemi, une bande de voleurs et de traînards désole le pays, volant et insultant les femmes et les enfants des soldats qui, sur d'autres fronts, se battent contre l'envahisseur. Ces hommes espèrent que vous les protégerez. J'en appelle à tous, officiers et soldat de ce corps pour arrêter et livrer à la justice ces bandits qui se disent des nôtres et qui, par leur conduite, nous déshonorent*". Les délits de ces bandits ne sont pas précisés.<sup>58</sup>

Si ce qui précède ne constitue apparemment que des spéculations sur l'évaluation du nombre des crimes sexuels, disons qu'en tout cas, toutes les conditions étaient potentiellement réunies pour qu'ils aient lieu. Une grande quantité d'hommes sans foi ni loi erraient dans une région hors de tout contrôle où se trouvaient beaucoup de femmes seules dans des fermes ou des plantations isolées.

Les *Official Records* rapportent quelques confirmations de ces forfaits. On peut y trouver plusieurs rapports sur les vols et les pillages auxquels s'adonnèrent des éléments incontrôlés en Géorgie et dans les Carolines.<sup>59</sup> Il arrive même parfois qu'ils soient plus précis. "*Quelques actes d'atrocité sont de temps à autre le fait de vagabonds et de traînards*", écrit le major général William B. Hazen de l'armée des Etats-Unis en Caroline du Sud.<sup>60</sup> Le 28 mars 1865, le général Couch (US) signale au général Schofield que dans toute la contrée comprise entre Kingston et Goldsborough (Caroline du Nord), "*les femmes sont dépouillées et violées par des traînards*".<sup>61</sup> Le 1<sup>er</sup> avril, c'est le général Joseph R. Hawley qui rapporte au même Schofield: "*L'autorité du gouvernement est bafouée dans la zone que je commande (Wilmington et ses environs, en Caroline du Nord) par l'impunité avec laquelle les traînards, les déserteurs des deux armées, les maraudeurs, les "bummers" et les vagabonds nègres et blancs sévissent sur la population. Sans parler des insultes et du pillage, il y a déjà eu trois cas de viol et un meurtre*".<sup>62</sup>

<sup>56</sup> *My Dear Nellie - Nugent*, p. 211.

<sup>57</sup> *Morgan's Last Raid - Castel*. Par contre, les raids de ce même Morgan dans les Etats du Nord ou frontaliers semblent totalement exempts de viols alors que le pillage et le vol, particulièrement des banques locales, furent courants. Les pires rapports sur des cas de mauvais traitements infligés aux femmes, par le hommes de Morgan, ne font état que de menaces et de vol d'argent et de bijoux. OR S.1 vol. XXXIX pt. I.

<sup>58</sup> OR S.1, vol. XLIV, p. 946.

<sup>59</sup> OR S.1, vol. XLVII, pt I: pp. 17-21-22-191-198-199-220 à 222-227-228-242-243-263-265-272-274-481-487-530-535-536-549-551-680-687-697-704-707; pt II: pp. 154-156-184-185-331-342-360-365-457-475-505-533-543-544-546-554-590-698-703-714-726; pt III: pp. 37-46-47-48-79-188-280-281-288-450-528-531-665-666.

<sup>60</sup> *id* XLVII, pt. I, pp. 272-74.

<sup>61</sup> *id*, pt. III, p. 48.

<sup>62</sup> *id*, p. 79.

## EN GUISE DE CONCLUSION

Si l'on ne tient compte que des viols impliquant des soldats Fédéraux, les cas de viols n'auraient pas été plus fréquents au cours des campagnes de Sherman que pendant la dernière année du conflit. Les crimes attribués à d'autres ne peuvent donc être que présumés. Il est remarquable qu'un seul des trente-deux militaires nordistes exécutés pour viol, pendant la guerre, était membre des troupes de Sherman.<sup>63</sup> James Preble, de la compagnie K du 12<sup>e</sup> de cavalerie de New York, fut fusillé le 31 mars 1865 pour tentatives de viol sur deux femmes et pour le viol d'une troisième, le 16 mars 1865 près de Kingston en Caroline du Nord. A titre d'exemple et comme ce fut fréquemment le cas, des hommes appartenant à trois divisions de l'armée assistèrent à son exécution. Un lieutenant admit que "*certainement, cela aurait un impact profond sur tous ceux qui seraient tentés de se rendre coupable d'un tel crime*".<sup>64</sup> Il est également possible que l'avance rapide des troupes dans les Etats traversés ait empêché ces crimes d'être signalés aux autorités et ait interdit ainsi à la justice de s'exercer.

Si le viol fut rarement constaté, il ne fut donc pas inconnu en Géorgie et dans les Carolines, en 1864-65, pas plus qu'il ne le fut ailleurs, en Virginie ou en Louisiane, en 1861 ou en 1863. Mais ceci ferait l'objet d'un autre article. Comme je l'ai déjà indiqué, tout reste à écrire sur le sujet.

\* \* \* \* \*

## Sources consultées

- Barrett J.G. - *Sherman's March through the Carolinas*, Univ. of North Carolina Press, 1956.  
 Castel A. - *Morgan's Last Raid*, Blue and Grey Magazine, Dec. 1988.  
 Chesnais J.C. - *Histoire de la Violence en Occident*, Laffont, Paris, 1981.  
 Clinton C. - *Tara Revisited, Women, War and the Plantation Legend*, Abbeville Press, 1995.  
 Davis B. - *Civil War Strange and Fascinating Facts*, Fairfax Press, 1982.  
 Davis W.C. - *The Orphan Brigade*, LSU, 1980.  
 Glatthaar J.T. - *The March to the Sea and Beyond, Sherman's Troops in the Savannah and Carolina's Campaigns*, LSU Press, 1985.  
 Gragg R. - *The Illustrated Confederate Reader*, Harper & Row, New York, 1989.  
 Harwell R.B. - *The Confederate Reader*, Mallard Press, New York, 1958.  
 Holmes E. - *The Diary of E. Holmes*, LSU, 1994.  
 Kennett L. - *Marching through Georgia, the Story of Soldiers and Civilians during Sherman's Campaign*, Harpers Collins, 1955.  
 Marszalek J.F. - *Was Sherman Really a Brute?*, Blue and Grey Magazine, Dec. 1989.  
 Lowry T.P. - *Story the Soldiers Wouldn't Tell, Sex in the Civil War*.  
 Mitchell R. - *Civil War Soldiers*, Penguin Books, New York, 1997.  
 Mitchell R. - *The Vacant Chair, the Northern Soldiers Leave Home*, Penguin Books, NY., 1997.  
 National Archives - *List of the U.S. Soldiers Executed by the U.S. Military Authorities during the Late War*, 1885.  
 Nevin D. - *Sherman's March, Atlanta to the Sea*, Time Life, 1986.  
 Nugent W.L. - *My Dear Nellie, Civil War Letters*, ed. William M. Cash & Lucy Sommerville Howorth, Jackson University Press of Mississippi, 1977.  
 Scott C.E. - *Total War Comes to New Manchester*, Blue and Grey Magazine, Dec. 1994.

<sup>63</sup> Vingt-quatre selon la "List of US Soldiers executed by the U.S. Military Authorities during the Late War" - "Confidential, for official use only", 1885. D'après les recherches les plus récentes, elle serait largement incomplète. Le chiffre de trente-deux est basé sur ces recherches et des découvertes personnelles.

<sup>64</sup> Glatthaar, p. 87; Barrett, pp. 193-94.

- Walters J.B. - *Merchant of Terror: Sherman and the Total War*, Bobbs Merrill, N.Y., 1973.  
War of the Rebellion: *Official Records of the Union and Confederate Armies*: Series I, volumes XLVI, XLVII, XXXIX, Government Printing Office, Washington D.C., 1880-1901.  
Wiley B.I. - *Life of Billy Yank*, Doubleday & Co., 1952.  
Wiley B.I. - *This Infernal War, the Confederate Letters of Sergeant E.H. Fay*, Austin, 1958.  
Wiley B.I. - *Confederate Women*, Greenwood, Westport, Connecticut, 1975.